La place de Hegel dans les *Remarques* sur Sophocle de Hölderlin

Fabrice Lébely

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/1189>

DOI : 10.4000/cps.1189

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 14 juin 2014

Pagination : 373-390

ISBN : 978-2-86820-574-2

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Fabrice Lébely, « La place de Hegel dans les *Remarques* sur Sophocle de Hölderlin », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 35 | 2014, mis en ligne le 14 décembre 2018, consulté le 09 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/1189> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.1189>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

La place de Hegel dans les *Remarques* sur Sophocle de Hölderlin

Fabrice Lébely

Friedrich Hölderlin est un poète allemand de la même génération que Hegel et Schelling. Ils se connaissaient tous les trois intimement et il est généralement admis que Hölderlin s'est voulu assez proche d'eux jusqu'au moment où il sombra dans la folie, aux alentours de 1805. Pour le dire très succinctement, le poète affronta à sa manière les mêmes difficultés que ses amis philosophes face au système de Kant. Bien sûr, la solution que lui, pour sa part, aurait mise en avant pour réconcilier le sensible et le supra-sensible passerait principalement par une théorie et une pratique de la littérature. Mais de grands débats, de nature éminemment politique et dans lesquels la position de Heidegger est devenue décisive, ont fait rage et restent ouverts pour décider s'il y est parvenu ou non et pourquoi. En fait, les interprètes ne sont pas tous d'accord entre eux sur ce à quoi Hölderlin voulait vraiment arriver – à infirmer ou à confirmer Kant? À une religion esthétique ou à une critique du mythe? On se demande également si une rupture n'est pas intervenue à un moment donné de son évolution.

Je n'aborderai pas ici toutes ces questions. Je vais m'en tenir à l'examen du texte des *Anmerkungen*, c'est-à-dire des postfaces de ses traductions de l'*Edipe* et de l'*Antigone* de Sophocle publiées par Hölderlin en 1804. Plus particulièrement encore, je lirai ces *Remarques* au travers du seul prisme des relations qui se nouent entre elles et Hegel. Trois axes de recherche sont alors à considérer. Le premier axe nous conduit à déterminer la place que Hölderlin a pu vouloir consciemment donner à Hegel dans sa réflexion sur la tragédie. Le deuxième axe se rapporte à la place que Hegel a peut-être, de son côté, entendu occuper

dans la généalogie du tragique qui ressort des *Remarques* sur Sophocle. Place très différente de celle que lui avait offerte Hölderlin. Enfin, le troisième axe s'occupe de la place que la philosophie de l'histoire des *Remarques* est susceptible d'assigner *a posteriori* sinon à Hegel, du moins à l'hégélianisme accompli.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, Hölderlin avait sans doute présentes à l'esprit les thèses de la dissertation latine de Hegel *Sur les orbites des planètes* (*De orbitis planetarum*) en rédigeant ses *Remarques* sur Sophocle. Il s'agit du travail soutenu et publié par Hegel à Iéna en 1801 dans le but d'obtenir une place à l'université. Schelling, qui s'était déjà intéressé à l'astronomie dans son *Esquisse d'un système de philosophie de la nature* de 1799, y invitait à remonter, par la voie spéculative, à « une cause physique agissant universellement dans tout le système solaire », propriété à l'origine des polarités nord-sud comme de la gravitation, « dans un constant échange d'expansion et de contraction »¹. Hegel répond à cette invitation dans sa dissertation de 1801.

En préambule, sa verve s'exerce contre les découvertes de Newton. Il lui impute fondamentalement d'avoir fait de la nature mathématisée une matière inerte. Face à cela, le physicien spéculatif prône une conception dynamique qui veut que « les forces » ne viennent pas la bousculer de l'extérieur, mais « appartiennent vraiment à la matière, qu'elles constituent la nature même de la matière, celle-ci étant un principe interne et immanent de forces opposées »². Le vrai héros de l'astronomie spéculative s'appelle Johannes Kepler (1571-1630), ancien du *Stift* de Tübingen, dont les résultats obtenus dans le domaine de la « sublime géométrie »³ des mouvements des planètes n'attendent pas, comme le fait la gravitation universelle, à « l'éther léger » où, les Anciens le savaient pertinemment, elles « s'avancent à la manière des dieux ». Les trois lois de Kepler, principalement la deuxième, sont consubstantielles à l'exposition hégélienne des éléments de « ce grand vivant nommé système solaire »⁴. La première (*Les trajectoires des planètes sont des ellipses dont le Soleil*

1 Voir F. W. J. SCHELLING, *Introduction à l'Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, « Extraits de l'Esquisse », p. 159-162.

2 G. W. F. HEGEL, *Les Orbites des planètes*, p. 152.

3 F. W. J. SCHELLING, *Introduction à l'Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, p. 68.

4 Voir G. W. F. HEGEL, *Les Orbites des planètes*, p. 128-129.

occupe un des foyers.) est complétée par cette deuxième loi dite des aires : *Les aires balayées en des temps égaux par le rayon vecteur sont égales.* Ce qui signifie concrètement, en première approximation, que le mouvement des planètes est uniformément accéléré entre aphélie (point de l'orbite le plus éloigné du Soleil) et périhélie (point de l'orbite le plus proche du Soleil) et qu'elles décélèrent tout aussi uniformément en sens inverse.

« La matière une et identique, nous explique Hegel pour commencer, se scinde en deux pôles, forme ainsi une ligne de cohésion » et recevra toutes sortes de « figures ». Le système solaire est la plus grande et la plus libre possible de ces figures. Dans la ligne de cohésion qu'elle forme, « [l]e centre des forces est distinct du point d'indifférence ». Il faut comprendre que, considérant une orbite elliptique quelconque, le foyer occupé par le Soleil, « la source de la lumière », est le centre « des forces » et que, d'autre part, le milieu non « exprimé » ou immatériel du grand axe de l'ellipse est le centre tout aussi nécessaire « d'indifférence » (ou « de gravité ») du système. « Ce grand axe est une véritable ligne de magnétisme » sur laquelle la gravité aura donc posé « une série de nœuds et de centres d'elle-même » : deux pôles réalisés par le corps céleste en mouvement, un point d'indifférence, un point culminant réel (le Soleil) à l'un des foyers de l'ellipse, « l'autre [foyer] étant un point aveugle et purement mathématique ». Se crée entre ces cinq points, « cette série rectiligne et virtuelle, mais non rigide », un jeu de tensions harmoniques complexe⁵.

Mais venons-en aux *Remarques*. Afin de saisir ce qu'en font les *Anmerkungen zum Ödipus* et *Anmerkungen zur Antigona*, il est indispensable d'avoir en tête les histoires racontées par Sophocle dans les pièces traduites par Hölderlin. Celle d'Œdipe est bien connue. Ce personnage a fui ce qu'il croyait être sa ville natale de façon à déjouer l'oracle prédisant qu'il tuerait son père et s'accouplerait avec sa mère. Devenu roi à Thèbes, il va découvrir que ses véritables parents étaient thébains. Sans le savoir, il a déjà accompli le destin annoncé par la Pythie. La seconde histoire repose sur le conflit survenu entre la fille d'Œdipe, Antigone, et Créon, nouveau souverain de Thèbes. La dépouille de Polynice, fils d'Œdipe qui avait pris les armes contre la

5 Toutes les citations de ce paragraphe ont été prises jusqu'ici dans les sections de la *Dissertatio* intitulées par l'éditeur « Le principe général : l'identité qui pose la différence » et « La différence réelle des pôles », G. W. F. HEGEL, *Les Orbites des planètes*, p. 153-156.

ville, devait être abandonnée à la décomposition. Antigone brave cette décision du roi en réalisant symboliquement la mise en terre de son frère. Elle est condamnée à mort et met fin à ses jours. L'intransigeance de Créon lui coûte alors le suicide de son fils fiancé à Antigone, puis de sa femme, désespérée par ce geste. Voici un extrait des *Remarques sur Œdipe – Anmerkungen zum Ödipus* :

«[...] la consécution du calcul, le rythme, est divisé et, dans ses deux moitiés, se rapporte de telle sorte à lui-même que celles-ci apparaissent à égalité de poids. / Cela étant, si le rythme des représentations est de telle nature qu'en une rapidité excentrique, les *premières* sont plus entraînées par les *suivantes*, alors la césure ou l'interruption contre-rythmique doit se trouver *vers l'avant*, en sorte que la première moitié soit pour ainsi dire protégée contre la seconde, et précisément du fait que la seconde moitié est originellement plus rapide et semble peser plus lourd, l'équilibre, à cause de la césure et de son action contraire, penchera plutôt de la fin vers le début. / Si le rythme des représentations est de nature telle que les représentations *ultérieures* sont davantage pressées par les représentations *initiales*, alors la césure se trouvera plutôt vers la fin, parce que c'est la fin qui doit pour ainsi dire être protégée contre le début, et l'équilibre en conséquence penchera plutôt vers la fin, parce que la première moitié s'étend plus longuement et que l'équilibre, en conséquence, se réalise plus tard. Voilà pour ce qui est de la loi calculable. / *La première des lois tragiques ici indiquées est celle d'Œdipe*. / Antigone suit la seconde ici mentionnée. / Dans les deux pièces, ce sont les paroles de Tirésias qui constituent la césure»⁶.

- 6 F. HÖLDERLIN, *Œdipe le tyran de Sophocle*, «*Remarques sur Œdipe*, 1 », p. 208-210 : «[...] die Aufeinanderfolge des Kalkuls, und der Rhythmus wird getheilt, und bezieht sich, in seinen zweien Hälften so aufeinander, dass sie, als gleichwiegend, erscheinen. / Ist nun der Rhythmus der Vorstellungen so beschaffen, dass, in exzentrischer Rapidität, die *ersten* mehr durch die *folgenden* hingerissen sind, so muss die Cäsur oder die gegenrhythmische Unterbrechung *von vorne* liegen, so dass die erste Hälfte gleichsam gegen die zweite geschützt ist, und das Gleichgewicht wird, eben weil die zweite Hälfte ursprünglich rapider ist, und schwerer zu wiegen scheint, der entgegenwirkenden Cäsur wegen, mehr sich von hinten her gegen den Anfang neigen. / Ist der Rhythmus der Vorstellungen so beschaffen, dass die *folgenden* mehr gedrunken sind von den *anfänglichen*, so wird die Cäsur mehr gegen das Ende liegen, weil es das Ende ist, was gegen den Anfang gleichsam geschützt werden muss, und das Gleichgewicht wird folglich sich mehr gegen das Ende neigen, weil die erste Hälfte sich

Plongé dans le cours des représentations, le spectateur d'*Œdipe* est un mobile *attiré par la fin du drame*, le rythme de l'action s'accéléralant progressivement pour le précipiter avec un maximum de vitesse dans le dénouement; le spectateur de l'*Antigone*, lui, est *projeté avec violence depuis le début de l'histoire*, freiné tout au long de la pièce et immobilisé à la fin. Le début et la fin sont de fait assimilables, pour l'*Œdipe*, aux points de l'orbite elliptique décrite par une planète (ou une comète) appelés aphélie (point le plus éloigné du Soleil) et périhélie (point le plus proche). C'est comme si, d'après Hölderlin, l'expérimentateur (ou spectateur) des représentations de cette tragédie subissait un mouvement d'attraction croissante, entre les deux points considérés, le long du grand axe de l'ellipse – Hegel nomme cet axe, rappelons-le, « ligne de cohésion ». À l'inverse, dans l'*Antigone*, le mouvement qu'impriment les représentations à leur récepteur (ou spectateur) repousse celui-ci, toujours plus ralenti, du début vers la fin. Sur ce trajet se situent deux foyers : l'un, comme l'a découvert Kepler pour le système solaire, est occupé par le Soleil; l'autre, nous apprend Hölderlin pour la tragédie, doit l'être par la césure. Au milieu du segment formé par aphélie et périhélie, en tout cas, rien, un « point d'indifférence » (Hegel) *où se présente le tragique*⁷. Puisque le « centre des forces » (Hegel), autrement dit la « puissance de la nature » (Hölderlin), c'est-à-dire le Soleil, ex-centré, déséquilibre le tout de la structure tragique d'un côté ou de l'autre, Tirésias le voyant, en faisant face, sans jamais s'en détourner, à la lumière aveuglante du vrai, joue un rôle stabilisateur. Tirésias est structurellement le pendant de la toute-puissance mortifère du destin excentrique et la condition de possibilité du milieu où moi, spectateur, suis susceptible de recouvrer l'usage de mes facultés. Pour quoi faire? Modifions notre référentiel tragique afin de l'envisager. De la « ligne de cohésion » formée par le grand axe d'une orbite elliptique dans le système solaire, revenons à présent sur Terre, délaissions le « pendule » et adoptons le schème du « levier ».

länger dehnt, das Gleichgewicht folglich später vorkommt. So viel vom kalkulablen Geseze. / Das erste nun der hier angedeuteten tragischen Geseze its das des Ödipus. / Die Antigona gehet nach dem zweiten hier berührten. / In beiden Stücken machen die Cäsur die Reden des Tiresias aus.»

- 7 F. HÖLDERLIN, *Œdipe le tyran de Sophocle*, « *Remarques sur Œdipe*, 1 », p. 209: « Le transport tragique est à la vérité proprement vide, et le moins lié ».

Hölderlin, dont nous suivons la logique, procède en cela à rebours de Hegel. Celui-ci déduit du point d'indifférence *exprimé* – « comme dans l'aimant et par suite dans le levier qui imite au niveau de la matière morte la ligne naturelle du magnétisme » – les coordonnées du « centre de gravité, c'est-à-dire d'indifférence » des mouvements orbitaux : « le point médian » du segment aphélie-périhélie. Il précise même, justifiant l'existence en creux d'un tel centre : « l'indifférence, étant neutre, n'exerce aucune force, puisque la différence est la condition de la force ». Et un peu plus loin : « puisque le système des planètes est une ligne de cohésion brisée et ne forme pas un seul corps continu, puisque, comme nous le verrons, c'est un seul et même corps qui réalise les deux pôles à la fois, il n'y a qu'un seul point culminant réel des forces, le Soleil à l'un des foyers de l'ellipse, l'autre étant un point aveugle et purement mathématique⁸. Par conséquent la ligne naturelle de magnétisme passe en la forme d'un pendule naturel. C'est ainsi en effet que le pendule mécanique réalise un levier incomplet, ayant perdu le deuxième pôle que le corps suspendu, cédant sous la gravité, ne réussit pas à engendrer »⁹. Hölderlin, il faut bien le voir, emprunte le chemin inverse, équilibrant, *comme sur une balance*, attraction, répulsion et *césure*.

Le rythme de l'*Cedipe*, mettons, est un levier que, moi, je parcours : une barre rigide mobile autour d'un axe de rotation. Au départ, de mon point de vue surélevé, cette tragédie est une pente à dévaler. La fin est sans commune mesure avec le commencement. Je risque de m'écraser tout en bas. Passé le « pivot » (ou « point d'appui »), la seconde moitié de la pièce semble encore plus rapide et peser plus lourd que la première. Revenons à notre point de départ. J'entame la descente. Au fil du texte les représentations se succèdent sans relâche. Et déjà, *in der Rapidität*

8 « un point aveugle et purement mathématique » désigne ici le second foyer de l'ellipse d'une orbite, par opposition à celui qu'occupe le Soleil. La formule fait toutefois irrésistiblement penser, rapportée aux *Remarques*, à une caractérisation du personnage de Tirésias, le devin aveugle qui sait tout ce qui est, qui a été et qui sera.

Hölderlin a-t-il lu la dissertation de Hegel ? Si les certitudes biographiques nous font défaut, l'analyse des textes en confirme l'éventualité. Au minimum les deux hommes auront-ils eu des conversations « scientifiques » au sujet des orbites des planètes, probablement ranimées après la parution de l'*Esquisse* de Schelling.

9 G. W. F. HEGEL, *Les Orbites des planètes*, p. 155-156.

*der Begeisterung*¹⁰, je m'emballer, je m'enflamme. Je rencontre alors (a)¹¹, Tirésias. Je poursuis mon chemin avant d'être fixé, si j'y mets du mien, au *milieu*, axe de rotation de la balance tragique. Le levier s'équilibre là. La fin (b) s'incline vers l'avant (c) d'où je viens. Je puis désormais évoluer, les pieds sur Terre, sur un plan horizontal. S'agissant de l'*Antigone*, les premières représentations me poussent énergiquement, moi le spectateur, pour me faire gravir la diagonale dressée du rythme de la pièce. Périlleuse montée au cours de laquelle ma lancée perd en vitalité, m'abandonnant vertigineusement suspendu, sans force, à la fin. Ici, à la façon de l'*Cédipe*, la césure est la force motrice dont j'ai à user afin de lever la résistance de la charge qui fige le levier de bas (début) en haut.

Je pense donc pouvoir soutenir, en conclusion du premier point qui examinait la place donnée à Hegel par Hölderlin dans ses *Remarques*, que le poète est allé chercher dans la physique spéculative du *De orbitis planetarum* non pas certes des éclairages sur le système solaire, mais un modèle pour la dynamique des forces qui structurent l'expérience tragique. Car, si l'idée de «trajet excentrique» était apparue dès 1794 dans la présentation de la première ébauche publiée de son roman *Hypérion*¹², c'est peut-être le concept hégélien de «ligne de cohésion» qui a rendu possible la véritable saisie par le poète de la manière dont l'homme se meut d'un point à l'autre de cette *exzentrische Bahn*.

Tentons à présent – deuxième axe de recherche annoncé – de renverser la perspective pour adopter le point de vue de Hegel lui-même.

10 F. HÖLDERLIN, *Antigone de Sophocle*, «Remarques sur Antigone, 1», p. 158-159 : «dans la rapidité de l'inspiration».

11 Code utilisé, avec (b) et (c), *in ibid.*

12 F. HÖLDERLIN, *Œuvres*, «Fragment Thalia», p. 114 (trad. modifiée); *Sämtliche Werke, Briefe und Dokumente*, p. 48 : «Le trajet excentrique [*die exzentrische Bahn*] que l'homme (en général aussi bien que l'individu) parcourt d'un point à l'autre, c'est-à-dire de la simplicité plus ou moins pure à la culture plus ou moins accomplie, paraît être toujours identique à lui-même, du moins *dans ses directions essentielles*».

L'excentricité mathématique, notée *e*, est l'un des paramètres qui sert à caractériser les ellipses et donc, en astronomie, les trajectoires des planètes ou des comètes. Qu'il suffise de noter ici que, comme son nom l'indique, comprise entre 0 et 1 – cas de l'ellipse ($0 < e < 1$) –, l'excentricité s'apparente à un indice d'«aplatissement» du cercle – cas-limite du cercle : son ex-centricité est nulle ($e = 0$) – et de «dédoublément» de son centre en foyers.

Il est permis de se demander si la tragédie, ressource déterminante pour la dialectique qui cherche encore sa voie à la veille de la publication des *Trauerspiele des Sophokles*, ne grève pas aussi bien son développement. La réconciliation demeure « inachevée »¹³ dans l'écrit sur le droit naturel de 1802 qui s'était appuyé sur une première définition hégélienne explicite de ce qui se joue au travers de la tragédie. La partie y menace le tout de déréliction et d'éclatement. Le ventre peut rêver de dominer l'âme ou la tête. Pour exister pleinement, en effet, l'Esprit devait sacrifier son passé mort, en sortir et le laisser derrière lui. Hegel y aura vu « la tragédie que l'Absolu joue éternellement avec lui-même, [à savoir] qu'il s'engendre éternellement en l'objectivité, s'abandonne par là, dans cette figure qui est la sienne, à la passion et à la mort, et, de ses cendres, s'élève dans la majesté »¹⁴. Quand bien même l'opération – soumission à l'objectif et au destin, reconnaissance de ce qui est mort, conservation de la vie purifiée du passé – ne va pas sans reste, elle est déjà, de part en part, dialectique. Sauf que ce reste, ne serait-ce pas justement le tragique ? La tragédie, soit, illustrerait le processus même, processus dialectique, de l'Histoire, mais à quelles conditions ? Avec sa définition de la tragédie, Hegel s'est contenté, si l'on peut dire, de tirer la douloureuse leçon de l'*Orestie* d'Eschyle :

« L'image de cette tragédie, déterminée de façon plus précise pour l' [élément] éthique, est l'issue de ce qui fut le procès des Euménides, comme des puissances du droit, qui est dans la différence, et d'Apollon, le dieu de la lumière indifférente, concernant Oreste, devant l'organisation éthique, le peuple d'Athènes, – lequel, [...] de manière divine, en tant que l'Athéna d'Athènes, restituée totalement l'homme qui a été, par le dieu lui-même, impliqué dans la différence, à celui-ci, et, avec la séparation des puissances qui avaient toutes deux part au criminel, entreprend aussi la réconciliation d'une façon telle que les Euménides seraient honorées par ce peuple en tant que puissances divines et auraient maintenant leur séjour dans la cité, si bien que leur nature sauvage jouirait de l'intuition d'Athéna ayant

13 C'est le terme employé par Christophe Bouton dans *Temps et esprit dans la philosophie de Hegel de Francfort à Iéna*, p. 90.

14 G. W. F. HEGEL, *Des Manières de traiter scientifiquement du droit naturel*, p. 69. Bourgeois, dans sa note 36, p. 102, indique que la conclusion (dialectique) de l'article de Hegel s'appuie explicitement sur le développement consacré au processus tragique qui s'ouvre avec cette sentence (p. 69 *sq.*).

son trône tout en haut, sur la colline fortifiée, en face de leur autel érigé en bas dans la cité, et par là serait apaisée»¹⁵.

La réconciliation consiste, pour le vivant qu'incarne la Cité, à céder une partie de soi à l'«être inorganique» des chiennes vengeresses de Clytemnestre, mise à mort par Oreste, ces Érinyes ou Euménides auxquelles il ne faudra jamais cesser de rendre hommage. La catharsis est fort amère. Les éléments qui composent l'«œuvre d'art absolue», fût-elle débarrassée de son auteur¹⁶, ne peuvent pas être entièrement résorbés dans la divinité de la vie éthique. Le corps, le fini ou la conscience empirique, au travers du dispositif tragique, réclament leurs droits inaliénables – «le mouvement divin s'expose de telle sorte que la pure abstraction de cette nature, qui serait une puissance simplement souterraine, [une puissance] négative pure, est supprimée par la réunion vivante avec la nature divine, que celle-ci transparait à l'intérieur d'elle et, par cet être-un idéal dans l'esprit, fait d'elle son *corps vivant réconcilié, qui, en tant qu'il est le corps, reste en même temps dans la différence et dans la caducité, et, par l'esprit, intuitionne le divin comme un être étranger à lui-même* [souligné]»¹⁷.

Lorsque Schelling eut recours, le premier, au schème tragique dans ses *Lettres philosophiques sur le dogmatisme et le criticisme* (1795), la conflictualité à laquelle Hegel s'efforcera de donner toute sa consistance avait immédiatement pris la forme du destin : la tragédie «honorait la liberté humaine en faisant *combattre* son héros contre la surpuissance du destin», présenté comme «une puissance objective qui menace d'anéantir notre liberté»¹⁸. Et les écrits de jeunesse de Hegel rassemblés sous le titre de *L'esprit du christianisme et son destin*, connus pour avoir articulé, à l'occasion d'une réflexion sur l'histoire du christianisme, les trois temps de ce qui deviendra la dialectique de l'Esprit – unité, séparation, unification –, empruntent à l'auteur des *Lettres* sa conception du destin tragique fondée sur l'histoire d'Édipe, à ceci près qu'il se déploierait désormais comme scission *de soi*. Pourtant, le dualisme,

15 G. W. F. HEGEL, *Des Manières de traiter scientifiquement du droit naturel*, p. 70.

16 Cf. G. W. F. HEGEL, *ibid.*, p. 74 : «[...] ce qui est premier, c'est qu'une œuvre d'art absolue soit, et [...] ce qui est seulement second, c'est si cet [individu] singulier déterminé est son auteur ou s'il ne fait que l'intuitionner et en jouir».

17 G. W. F. HEGEL, *ibid.*, p. 70.

18 F. W. J. SCHELLING, *Premiers écrits*, p. 208.

l'opposition manifestés par le destin, par-delà la progression de l'Esprit, et c'est tout le problème, se maintiennent. Il faudra attendre 1807 et la publication de la *Phénoménologie de l'Esprit* pour assister au dépassement des contradictions insolubles auxquelles se heurtait Hegel dans le domaine du tragique. Peter Szondi l'indique en 1960 avec son *Essai sur le tragique*: « le rapprochement entre l'écrit théologique de jeunesse, l'essai sur le droit naturel, la *Phénoménologie* (et même l'*Esthétique* comme un écho formalisé de cette dernière) fait ressortir la différence essentielle qui les sépare, et qui permet de conclure à un tournant caché dans la conception hégélienne du tragique. Dans les œuvres qui précèdent la *Phénoménologie*, le tragique est le signe caractéristique de la moralité qui se scinde dans le destin et trouve la réconciliation dans l'amour, alors que le monde contraire de la loi, reposant sur l'opposition figée entre l'universel et le particulier, n'offre aucune possibilité au tragique. Dans la *Phénoménologie*, en revanche, le conflit tragique surgit précisément entre le monde de la loi et celui de l'amour »¹⁹.

Il est indubitable que l'*Antigone* de Sophocle joue un rôle crucial dans l'odyssée de l'Esprit. La pièce apparaît, dans la *Phénoménologie*, au « milieu », disait Derrida²⁰, c'est-à-dire à la charnière du chapitre sur la Raison et du suivant qui porte sur l'Esprit proprement dit. Celui-là, le cinquième, s'achève sur une première reconnaissance de « l'essence spirituelle » (*das geistige Wesen*) qui est « tout aussi bien une loi éternelle qui n'a pas son fondement dans le *vouloir de tel individu*, mais est au contraire en soi et pour soi l'absolue *volonté pure de Tous* qui a la forme de l'être immédiat »²¹. Hegel veut parler du monde grec et, peu après, ces « immaculées figures célestes [*makellose himmlische Gestalten*] qui ont gardé dans leurs différences l'innocence virginale et l'harmonieux ensemble [*die unentweihte Unschuld und Einmütigkeit*] de leur essence »²² désignent déjà, semble-t-il, les lois respectives d'Antigone et Créon. Au début du chapitre VI, le saut de la Raison à l'Esprit se formule ainsi : « ces figures [de la belle vie éthique jusqu'au savoir de soi] se distinguent en ceci des figures précédentes [conscience, conscience de soi, raison]

19 P. SZONDI, *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, p. 24-25.

20 J. DERRIDA, *Glas*, p. 161.

21 G. W. F. HEGEL, *Phénoménologie de l'Esprit*, p. 295 (trad. modifiée) ; *Phänomenologie des Geistes*, p. 307.

22 G. W. F. HEGEL, *ibid.*, p. 295-296 ; *ibid.*, p. 308.

qu'elles sont les esprits réels, des effectivités proprement dites, et qu'au lieu d'être uniquement des figures de la seule conscience, elles sont les figures d'un monde»²³. L'Esprit différencié donne lieu au monde. L'*Antigone* de Sophocle, ce n'est pas rien, vient initier un tel mouvement d'*esprits réels*. Qu'est-ce qui, à cette aune, a changé dans la conception hégélienne du tragique depuis 1802 et l'article sur le droit naturel? La nature doit en rabattre sur ses prétentions. La mort, la différence des sexes et les Érinyes ont été mises au travail. La disjonction éthique de l'humain et du divin autorise une circulation ininterrompue entre singularité du peuple tout entier et universalité de la famille restreinte (père, mère, enfants) qui est «communauté éthique naturelle»²⁴. En celle-ci, l'universel est à son affaire et, d'ores et déjà, dans son élément: «Cette universalité à laquelle parvient l'individu singulier *en tant que tel*, est l'être pur, la mort; c'est l'état passif *naturel immédiat de ce qui est devenu*, et non l'activité d'une conscience. C'est pourquoi le devoir du membre de la famille est d'ajouter ce dernier aspect [...] La consanguinité complète donc le mouvement naturel abstrait, par le fait qu'elle ajoute le mouvement de la conscience, interrompt l'œuvre de la nature, et arrache à la destruction la personne parente par le sang, ou, mieux, parce que la destruction, son devenir-être pur, est nécessaire, qu'elle prend même sur soi l'acte de destruction»²⁵. Il n'empêche que «[l]a *communauté*, la loi supérieure publiquement en vigueur sous le soleil, a sa dimension vivante effective dans le *gouvernement*, comme ce en quoi elle est individu»²⁶ et que celui-ci est fondé à exiger de ses membres épars, ou individus isolés, qu'ils réintègrent le tout en sacrifiant leur vie à son service. La loi divine d'*Antigone* et la loi humaine de Créon ont donc chacune à voir, ultimement, avec la mort. «L'ensemble, affirme Hegel, est un tranquille équilibre [*Gleichgewicht*] de toutes les parties, et chaque partie est un esprit autochtone qui ne cherche pas sa satisfaction au-delà de lui-même, mais l'a en lui par cela même qu'il est lui-même dans cet équilibre avec le tout. Certes, cet équilibre ne peut être vivant que par le surgissement en lui de l'inégalité et l'intervention de la *Justice* qui ramène celle-ci à

23 G. W. F. HEGEL, *Phénoménologie de l'Esprit*, p. 301.

24 G. W. F. HEGEL, *ibid.*, p. 304.

25 G. W. F. HEGEL, *ibid.*, p. 306-307.

26 G. W. F. HEGEL, *ibid.*, p. 308.

l'égalité»²⁷. Le négatif est enfin devenu productif. Il n'ira plus jamais se nicher, au terme du processus tragique, non content de se voir accorder «une puissance et un empire»²⁸, dans on ne sait quel recoin.

Comment Hegel, entre 1802 et 1807, en sera-t-il arrivé à un tel bouleversement de sa vision de la Cité et de la tragédie grecques? Comment passe-t-il du destin (ou de «l'absence de destin»²⁹, comme dit Hölderlin) de l'*Œdipe* à la conciliation de l'*Antigone*? Peut-être, tout simplement, va-t-il pris connaissance de ceci, *Remarques sur Antigone*, 3 :

«Si [le mode propre de progression de l'*Antigone*] est tragique, il procède ainsi par réaction, et l'informel s'enflamme au contact du trop formel. Ce qui est là caractéristique, c'est en conséquence que tous les personnages qui sont compris dans un *tel* destin se tiennent, non pas comme Œdipe, en figure idéale dans sa lutte pour la vérité, et *comme quelqu'un qui défend son entendement* [souligné³⁰] [...]; mais c'est en tant que personnages au sens étroit, en tant que personnages représentatifs d'un état, qu'ils se dressent les uns contre les autres, qu'ils se formalisent. / Le groupement de tels personnages est, comme dans Antigone, comparable à une course où le premier qui perd souffle et se heurte à son adversaire a perdu, alors qu'on peut comparer la lutte dans Œdipe à un pugilat [...]. / La forme rationnelle qui se façonne ici tragiquement est politique, et à vrai dire républicaine, parce qu'entre Créon et Antigone, le formel et le contre-formel, l'équilibre est toujours maintenu³¹. [...] / Sophocle est dans le vrai. Tel est le destin de son époque et la forme de sa patrie»³².

Longtemps prisonnier de la *coïncidence* entre tragique et dialectique qu'avait posée Schelling au travers de son interprétation de l'*Œdipe* de Sophocle, Hegel en sort, telle est l'hypothèse que défend le deuxième

27 G.W.F. HEGEL, *Phénoménologie de l'Esprit*, p. 312 (trad. modifiée); *Phänomenologie des Geistes*, p. 325.

28 G.W.F. HEGEL, *Des Manières de traiter scientifiquement du droit naturel*, p. 102.

29 F.HÖLDERLIN, *Antigone de Sophocle*, «Remarques sur Antigone, 3», p. 171.

30 Œdipe est un moderne. Il *erre* sous l'impensable. C'est le style d'expérience tragique, un destin sans raison ni fin, qui menaçait, dans un premier temps, Hegel.

31 «weil zwischen Kreon und Antigone, förmlichem und gegenförmlichem, das Gleichgewicht zu gleich gehalten ist».

32 F.HÖLDERLIN, *Antigone de Sophocle*, «Remarques sur Antigone, 3», p. 175-177 (trad. modifiée).

point de la présente étude, par les *Remarques*. Ainsi Hölderlin, à son corps défendant, aurait apporté à son ami ce moyen d'échapper au problème posé par la résurgence moderne du tragique : le tragique *proprement grec*, ce sera désormais l'*Antigone* et l'auteur de la *Phénoménologie* peut passer à autre chose (Rome, etc.). Le tragique est dépassé. Pour faire bonne mesure, car en vérité tout son système dépend de cette pièce maîtresse, il déclarera tout de même dans son *Cours d'esthétique* : « Parmi toutes les splendeurs du monde ancien et du monde moderne – je connais pratiquement tout, et l'on doit et peut tout connaître –, il me semble sous cet angle [celui de la réconciliation] qu'*Antigone* est l'œuvre d'art la plus exceptionnelle et la plus satisfaisante »³³. C'est donc bien la *généalogie des Remarques* qui serait devenue pour Hegel l'occasion de situer le tragique dans un passé révolu³⁴ – mais à condition d'ignorer le type tragique plus moderne de la pièce *Cedipe*, cependant indissociable du concept hölderlinien du tragique.

33 G.W.F. HEGEL, *Cours d'esthétique*, t. III, p. 517-518.

34 L'auteur de la *Phénoménologie de l'Esprit*, selon toute vraisemblance, a lu les *Remarques* avec la plus grande attention. Elles seront encore citées presque mot pour mot dans ses *Cours d'esthétique*, p. 478; *Ästhetik III Die Poesie*, p. 291 : « le matériau proprement sensible de la poésie dramatique n'est pas seulement la voix humaine, ni la parole dite, mais l'homme tout entier [*der ganze Mensch*], qui non seulement exprime des sentiments, représentations et idées [*Empfindungen, Vorstellungen und Gedanken*], mais aussi est pris dans le réseau complexe d'une action concrète ». Cf. F. HÖLDERLIN, *Cedipe le tyran de Sophocle*, « *Remarques sur Cedipe*, 1 », p. 206-209 : « La loi, le calcul, le mode selon lesquels un système de réceptivité, l'homme entier [*der ganze Mensch*], en tant qu'il se développe sous l'influence de l'élément, et selon lesquels représentation, sentiment et raisonnement [*und Vorstellung und Empfindung und Rasonnement*], en diverses successions mais toujours selon une règle sûre, surgissent l'un après l'autre, cela, dans le tragique, est plutôt équilibre que pure consécution ».

On trouve une autre « réminiscence » des *Remarques sur Cedipe*, 1, dans ce passage (G.W.F. HEGEL, *Cours d'esthétique*, p. 471; *Ästhetik III Die Poesie*, p. 284) : « L'œuvre d'art [...] ne doit pas seulement parler au sens vivant [*an den lebendigen Sinn*], qui certes ne doit pas faire défaut non plus dans le public, mais elle doit exister en elle-même comme une effectivité vivante de situations, d'états, de caractères et d'actions ». Cf. F. HÖLDERLIN, *Cedipe le tyran de Sophocle*, « *Remarques sur Cedipe*, 1 », p. 206-207 : « on a à considérer [...] comment [...] le cours des choses et ce qui est à fixer, le sens vivant [*der lebendige Sinn*], qui ne peut être calculé, est mis en relation avec la loi calculable ».

Le tragique de Hegel se conçoit désormais comme une montée aux extrêmes provoquée par l'affrontement entre deux puissances éthiques, chacune légitime mais limitée, drame que vient clore à sa façon, plus ou moins tragiquement pour les protagonistes, la justice éternelle. *Le modèle du tragique adopté par Hegel est téléologique*. Il ne cesse jamais de penser la tragédie sous l'horizon d'une *réconciliation*. Or Hölderlin vient de montrer qu'*Antigone* est saisissable *a priori* à partir, non pas de la fin, mais du début. C'est d'ailleurs ce que constate aussitôt un regard désintéressé. Il s'agit d'une pièce dans laquelle, à l'inverse de l'*Cédipe*, les partis pris humains (trop humains) ou accès de toute-puissance à l'origine du conflit pèsent beaucoup plus lourd que la volonté divine. La fin de l'*Antigone*, d'après Hölderlin, ne fait pas le poids. Le traducteur des *Trauerspiele* avait montré du même coup comment la césure, en vue de faire émerger un milieu de l'*Antigone*, doit absolument y venir compenser ce déséquilibre. Hegel n'en a cure. Voici donc la différence essentielle entre les tragiques respectifs des deux hommes : l'un situe *le moment* de l'équilibre au milieu du drame et l'autre à la fin. Les tragiques de Hölderlin et Hegel, malgré les apparences, sont résolument distincts. Ils semblent, il est vrai, avoir fluctué et s'être entrecroisés. Hölderlin a pu estimer avoir accompli la *Naturphilosophie* de Schelling et Hegel en la dégrisant, tandis que Hegel, lui, a voulu reprendre le concept de tragique des *Trauerspiele* des *Sophokles* afin de le mener à son terme en le dissolvant dans la *Phénoménologie de l'Esprit*. D'où la reformulation suivante du troisième et dernier axe de recherche posé en introduction : que devient, dans ce mouvement hégélien, le spectateur dont Hölderlin avait grand souci ?

Pour tenter d'éclaircir la place que la philosophie de l'histoire des *Remarques* réserve à un tel spectateur hégélien, appliquons-nous à relire la troisième partie des *Remarques sur Antigone* qui conclut l'analyse hölderlinienne du tragique sur une douloureuse tentative de délimiter l'Ancien et le Moderne. « [...] [la] tendance principale [des représentations grecques] est de pouvoir se contenir [se saisir ou ressaisir, *sich fassen*³⁵], écrit Hölderlin, parce que là était leur faible (*ihre Schwäche*), alors que, au contraire, la tendance principale dans les modes de représentation de

35 Il était dit quelques lignes plus haut (F. HÖLDERLIN, *Antigone de Sophocle*, « *Remarques sur Antigone*, 3 », p. 168) : « die unendliche Begeisterung unendlich, [...] heilig sich scheidend, sich fasst ».

notre temps est de pouvoir atteindre quelque chose (*etwas treffen*), avoir de l'adresse [destin, savoir-faire, *Geschick*], parce que l'absence de destin, le *dusmoron*, est notre faible»³⁶. Les Grecs se montrent particulièrement aptes à *raisonner* jusqu'au moment où leur « parole [tragique] devient plus médiatement efficace, en s'emparant d'une corporéité plus sensible »³⁷, c'est-à-dire jusqu'à ce que *le destin*, qui leur est *propre*, les frappe à mort dans leur corps. Tandis que les Modernes divaguent et croient réaliser leurs rêves en déployant *une imagination illimitée* avant d'être rappelés à la *convenance* (*Schicklichkeit*). La parole tragique de notre époque, sans nous faire mourir, est dès lors « plus immédiate, en s'emparant d'une corporéité plus spirituelle »³⁸. Le tragique proprement moderne meurtrit (et matériellement, à petit feu) l'esprit. Le détour par l'enthousiasme excentrique, à la grecque, nous ramène, en principe, à « l'entendement (*Verstand*) de l'homme dans sa marche sous l'impensable »³⁹. C'est ce que Hegel, bien sûr, n'aura jamais pu admettre. Hölderlin avait pourtant prévenu : « le retournement patriotique (*vaterländische Umkehr*) est le retournement de tous les modes de représentation et de toutes les formes. Mais un retournement total (*gänzliche Umkehr*), dans ces choses, comme en général tout retournement total, sans aucune retenue (*ohne allen Halt*), n'est pas permis à l'homme en tant qu'être connaissant (*dem Menschen, als erkennendem Wesen*) »⁴⁰. Nous autres Modernes, avec la meilleure volonté du monde, ne saurions dépasser les bornes. Que cela nous plaise ou non, notre mode d'être est subordonné (*subordiniert*) à la « convenance » (*Schicklichkeit*). Et d'après les repères fournis par la première partie des *Remarques sur* *Cedipe*, le refus de prendre en compte la césure conduit la philosophie hégélienne de la tragédie, et la philosophie tout court, à un *déséquilibre* périlleux. Plus le spectateur

36 F. HÖLDERLIN, *Antigone de Sophocle*, « *Remarques sur Antigone*, 3 », p. 170-171.

37 F. HÖLDERLIN, *ibid.*, p. 431.

38 F. HÖLDERLIN, *ibid.*, p. 170-171.

39 F. HÖLDERLIN, *Antigone de Sophocle*, « *Remarques sur Antigone*, 2 », p. 162-163.

40 F. HÖLDERLIN, *Antigone de Sophocle*, « *Remarques sur Antigone*, 3 », p. 172-173. Voir aussi F. HÖLDERLIN, *Antigone de Sophocle*, « *Remarques sur Antigone*, 2 », p. 161 : « la manière dont, en plein milieu, le temps vire n'est pas du tout modifiable, [...] ni [la manière] dont cela passe du grec à l'hésérique ».

Hegel désire s'en remettre à la fin de l'*Antigone* et à son Esprit de justice éternelle, plus durement il est rejeté du début que motive la rationalité humaine, fût-elle parfaitement délirante, d'*Antigone* et Créon. En digne héritier de la position aristotélicienne dans la *Poétique*, Hegel, parce qu'il redoute de ne pas en réchapper, ne veut à aucun prix reconnaître de validité à un instant ponctuel, le « milieu » tragique – mais le remède, à l'usage, se révèle pire que le mal. L'expérience tragique du moment où se joue le passage entre début et fin perdure.

Le lecteur attentif aura remarqué la prudence avec laquelle, au terme de l'article, il convient de maintenir le caractère hypothétique des intentions *explicités* de Hölderlin et Hegel quant à la place qui devait revenir à ce dernier dans les *Remarques* sur Sophocle⁴¹. Nous pouvons quoi qu'il en soit considérer comme acquis sur le plan purement conceptuel : premièrement, que la « ligne de cohésion » du système solaire présentée par Hegel dans *Les orbites des planètes* (1801) est la référence spéculative très précise du « transport » tragique selon Hölderlin (1804) ; deuxièmement, que l'évolution tout à fait déterminante de la pensée du tragique qui s'observe dans la philosophie de Hegel (1807) reflète la thèse des *Remarques* de Hölderlin du caractère spécifiquement grec de la pièce *Antigone* (1804) ; troisièmement, que ces *Remarques* résistent par avance à l'affirmation hégélienne d'un dépassement moderne du tragique, la lecture de la même tragédie de Sophocle par Hölderlin et Hegel différant, dans le détail, du tout au tout.

Bibliographie

- BOUTON Christophe, Temps et esprit dans la philosophie de Hegel de Francfort à Iéna, Paris : Vrin, 2000.
 DERRIDA Jacques, *Glas*, Paris : Galilée, 1974.
 HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Les orbites des planètes* (dissertation de 1801) [*Dissertatio philosophica de orbitis planetarum*], trad. de Gandt, Paris : Vrin, 1979.

41 De même, dans la mesure où les *Remarques* traitent surtout de l'interprétation des tragédies de Sophocle par le spectateur, j'aurai laissé volontairement de côté la question de la critique scientifique des textes ici abordés. Les prétentions anti-newtoniennes de la Philosophie de la nature, on le sait, sont passablement ridicules.

- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Des manières de traiter scientifiquement du droit naturel*, trad. Bourgeois, Paris: Vrin, 1990.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. Lefebvre, Paris: Aubier, 1991.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Phänomenologie des Geistes*, Stuttgart: Reclam, 1987.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Cours d'esthétique*, t. III, trad. Lefebvre et von Schenck, Paris: Aubier, 1997.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Ästhetik III Die Poesie*, Stuttgart: Reclam 1971.
- HÖLDERLIN Friedrich, *Ceuvres*, Paris: Gallimard, 1967.
- HÖLDERLIN Friedrich, *Antigone de Sophocle* [suivie des *Remarques*], trad. Lacoue-Labarthe, Paris: Christian Bourgeois éditeur, 1998 [1^{re} éd., 1978]. (Édition bilingue.)
- HÖLDERLIN Friedrich, *Cédipe le tyran de Sophocle* [suivie des *Remarques*], trad. Lacoue-Labarthe, Paris: Christian Bourgeois éditeur, 1998. (Édition bilingue.)
- HÖLDERLIN Friedrich, *Sämtliche Werke, Briefe und Dokumente*, herausgegeben von Sattler, München: Luchterhand Literaturverlag, 2004.
- HÖLDERLIN Friedrich, *Fragments de poétique*, éd. et trad. Courtine, Paris: Imprimerie nationale, 2006.
- SCHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Premiers écrits (1794-1795)*, trad. Courtine, Paris: PUF, 1987.
- SCHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Introduction à l'Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, trad. Fischbach et Renault, Paris: Le livre de poche, 2001.
- SZONDI Peter, *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, « Le concept du tragique chez Schelling, Hölderlin et Hegel » [*Versuch über das Tragische*, 1960], Paris: Gallimard, 1991.